

## Chapitre 19 (extrait)

*Georges, metteur en scène amateur à ses heures perdues, s'envole pour la première fois en direction du Liban et surtout de la guerre qui y fait rage, dans l'unique but de tenir une promesse faite à un ami, Samuel Akounis, un pacifiste juif Grec de Salonique, dont la famille a péri à Birkenau. Ce dernier, très malade, confie à Georges l'importante et utopique tâche de monter la pièce de Jean Anouilh, *Antigone* (1944), à Beyrouth, afin de « donner à des ennemis une chance de se parler », de « les réunir autour d'un projet commun ». Alors que les répétitions avancent, Georges apprend que des massacres ont eu lieu dans le camp de Chatila, où vit la comédienne qui joue *Antigone*. Il décide de se rendre sur les lieux.*

Je suis entré dans le camp. Je suis entré dans le désert. Odeurs d'ordures brûlées, de rance, d'égout. [...]

J'ai marché. J'ai vu une canne à terre. Un vieillard sur le dos, criblé d'impacts, les bras ouverts en grand. Un homme plus loin, l'arrière du crâne enfoncé à la masse. Une fillette m'appelait depuis sa porte. Elle m'a poussé à l'intérieur. J'ai baissé la tête, je regardais son doigt, pas le lit qu'elle montrait. Les draps étaient sanglants. J'ai suivi le calvaire de son père à la trace. Il avait été traîné dans la chambre, dans le couloir, sur le seuil, puis jeté dans les ronces. Dans une impasse, un corps coupé en deux, la jambe droite jetée près du bras. Une femme, tombée là-bas, sous l'étendage à linge. Une autre, abandonnée dans une décharge et couverte de gravats. Près d'un amas de voitures, un attelage funèbre. Trois chevaux gris et cinq hommes, face contre terre. dans un angle de rue, une jambe artificielle arrachée à un vieux prostré contre un rideau de fer. Un jeune à quelques pas, ventre gonflé, visage brûlé, de la merde séchée plein les jambes. Partout, des morts. Dans les maisons, dans les rues, les impasses, les terrasses. Les chairs broyées, les plaies béantes, les traînées de cervelle dans les buissons. Les yeux fous d'une femme, qui sortaient des orbites comme des billes de nacre. Le soleil éclaboussant. Le chant obscène des grillons. Les hordes de

mouches, furieuses d'être dérangées dans leur festin.

Et puis j'ai vu le premier enfant. Je le redoutais derrière chaque porte, je le craignais après chaque cri. Il était là. Un bébé, torse nu, en couches déchirées. Un écorché. une chair écrasée vive contre un mur de parpaings.

Je me suis arrêté. J'étais sec. Des yeux, du cœur. L'air était épais. Je respirais par saccades. Inspirer, c'était bouffer de la mort. J'ai voulu prendre l'enfant. Le porter. Le brandir dans le camp, le montrer à Beyrouth, le ramener à Paris, le hurler à la terre entière. Je me suis penché sur lui. Un homme a crié. Il est arrivé en courant. Il m'a montré la grenade dégoupillée cachée sous une poutre, à côté du cadavre. Une corde reliait le pied de la victime au madrier de bois. Bouger l'un c'était déplacer l'autre et déclencher l'explosion.

- Ils ont piégé les corps, a expliqué cet homme. Maintenant, les anges guidaient mes pas. Une fillette en chemise rouge, front ouvert, jambes écartées. Une autre plus loin dans l'angle, en robe écossaise, visage contre le mur et le dos lacéré. Un garçon brisé sur le dos, avec Mickey sur son tee-shirt bleu. Quatre frères entassés sur le trottoir et brûlés. Chairs et vêtements arrachés, comme broyés et refondus ensemble. Je ne résistais plus. Je me suis laissé faire. Je passais de main en main, de maison en maison dans les cris, les pleurs, tous ces yeux écorchés qui recherchaient les miens. Une femme m'a conduit à un berceau sanglant. Une nacelle en rotin, tapissée de draps gris et blancs. L'enfant avait été égorgé. Il dormait sur le côté, la tête décollée, les mains dans le dos, une jambe pliée à l'envers et le genou brisé. Je voulais offrir mes larmes. J'ai cherché tout au fond. J'ai fermé les yeux pour les appeler à l'aide. Elles ne venaient pas. Elles baignaient mon ventre, mon cœur, mon âme. Elles refusaient mes joues. Je suis ressorti comme ça, le visage sans rien.